

SERRES LIT TINTIN

Les Bijoux de la Castafiore,
ou la communication
impossible

Rencontre
avec les « Petites
Poucettes »

Le Grand Récit,
du big bang
à l'homme de
demain

Sauve qui peut
la Terre : pour
un contrat avec
la Nature

LE MONDE
SELON

MICHEL

SERRES

Cervantès, Jules Verne, Leibniz,
Pascal... Michel Serres nous ouvre
sa bibliothèque



Les Petites Poucettes dialoguent avec **l'ogre de savoir**



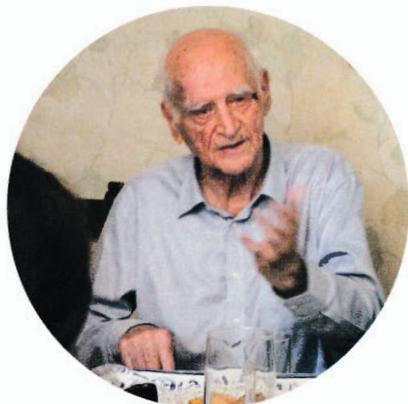
Fin septembre 2018 : sur le pas de sa porte, Michel Serres accueille les étudiants venus l'interroger.



ENTRETIEN AVEC MICHEL SERRES

Propos recueillis par Emmanuel Levine, avec Martin Legros et Sven Ortoli
Photos : Stéphane Lagoutte/MYOP

Dans son essai *Petite Poucette*, Michel Serres dressait le portrait optimiste d'une jeunesse qui a grandi le portable au bout des doigts. Il lui lançait aussi un défi : inventer de nouvelles manières de connaître et de communiquer. Sept d'entre eux, âgés de 16 à 24 ans, sont allés à sa rencontre pour l'interroger en retour : **comment vivre dans une époque en pleine mutation ?**



Aymeric Oehmichen, 16 ans

Élève en seconde au lycée international Montessori, passionné d'informatique, il s'inquiète de la passivité qu'implique un usage immodéré des écrans.



SARAH Vous appartenez à une génération très différente de la nôtre et pourtant vous avez cherché à comprendre ce qui nous arrivait avec les nouvelles technologies...

MICHEL SERRES Vous avez raison de souligner la différence gigantesque qui existe entre ma génération et la vôtre. Et il ne s'agit évidemment pas tant de l'âge que du simple fait que vous êtes nés, si je puis dire, le portable à la main comme Athéna est sortie armée et casquée de la cuisse de Zeus ! Si j'ai forgé le personnage de Petite Poucette, c'était au départ pour réfléchir à la crise de l'éducation. La plupart des réponses à cette crise s'ordonnent toujours autour de la question des nouveaux programmes : « Il faut leur enseigner ceci ou cela ». Pour moi, c'est penser à l'ancienne ! Le problème ne tient pas à la nature des programmes, il tient au fait de savoir qui

sont les nouveaux élèves. Parce que vous habitez dans un nouveau monde ! Comme l'écriture et l'imprimerie par le passé, les nouvelles technologies changent radicalement notre rapport au monde. C'est comme cela que j'ai entamé ma réflexion sur *Petite Poucette*.

PIERRE Pourquoi avez-vous féminisé le personnage du Petit Poucet ?

M.S. Pour la raison suivante : les enseignants de ma génération ont fait l'expérience de ce fait, patent, que les filles étaient meilleures que les garçons – plus attentives, plus professionnelles, plus motivées. Pourquoi ? Parce qu'elles avaient à cette époque une place à conquérir. À l'école, elles en faisaient toujours un peu plus pour exceller. C'est pour rendre hommage à cette génération qui a porté les femmes beaucoup plus haut qu'auparavant que j'ai féminisé le Petit Poucet.

ADAM Pour nous, Petites Poucettes, il est difficile de peser les avantages des nouvelles technologies puisqu'on les utilise depuis qu'on est né...

M.S. Vous avez raison, c'est plus facile pour moi qui les ai vues apparaître. Mais prendre conscience des inconvénients comme vous le faites, c'est aussi apprendre à les maîtriser. C'était déjà la même chose quand on a inventé l'écriture, puis l'imprimerie ! On en oublie aujourd'hui les inconvénients... À ce propos, un monsieur que j'admire beaucoup a écrit un livre dont le héros a lu tellement de romans de chevalerie que tout ce qu'il voit est du roman. Il est complètement pris par le portable... pardon, par le roman ! Vous



Mariette Thom, 22 ans

Étudiante en histoire contemporaine à la Sorbonne, elle insiste sur l'aliénation que peut représenter le portable.

l'avez reconnu, n'est-ce pas? C'est Don Quichotte! Cervantès pointe très bien les inconvénients de l'imprimerie, comme vous du numérique.

HÉLÈNE › Est-ce que le milieu social ne conditionne pas aussi notre capacité à utiliser ces nouveaux outils ?

M.S. ☞ Je ne suis pas sûr de cela. Il y a des gens doués en mathématiques, d'autres en latin ; et d'autres encore sont extraordinairement doués dans le maniement de ces nouveaux appareils! Il me semble que cela ne dépend pas toujours des classes sociales, mais plutôt d'une capacité personnelle. Je raisonne donc différemment de Bourdieu...

HÉLÈNE › Je suis démasquée... !

M.S. ☞ L'expérience des professeurs montre bien que la classe sociale ne détermine pas tout. Les meilleurs étudiants et étudiantes que j'ai eus n'étaient pas des fils et filles de milliardaires. Le milieu aide, mais n'est pas décisif!

CLÉMENCE › Vous dites que le métier d'enseignant doit évoluer. Mais, même si l'information est accessible sur Internet, n'est-ce pas eux qui nous donnent le goût du savoir ?

M.S. ☞ La distinction fondamentale que vous indiquez dans votre question est celle entre l'information et la connaissance. Aujourd'hui, il arrive souvent que certains étudiants aient déjà l'information. Il m'est arrivé de faire cours et d'entendre: «*Il a raison, j'ai vérifié*», ou «*Monsieur, Wikipédia n'est pas d'accord*». Le professeur,

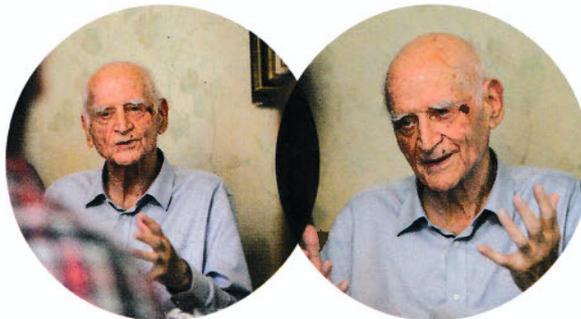
qui transmettait à la fois l'information et la connaissance, doit donc tenir compte de cette situation nouvelle où ses étudiants ont déjà accès à l'information. Son rôle est dorénavant de transformer l'information en connaissance, de l'expliquer et de la clarifier.

SARAH › Vous comparez Petite Poucette et saint Denis qui porte sa tête coupée sous le bras. Comme si cette décapitation invitait à se vider la tête. Est-ce que les moments de vide, où l'on ne pense à rien, sont les plus productifs ?

M.S. ☞ Nicolas de Cues, philosophe du Moyen Âge, a écrit *La Docte Ignorance*, l'ignorance savante. C'est la contradiction dont vous parlez! Souvent, pour inventer, la personne qui a beaucoup de culture doit se mettre à oublier tout ce qu'elle sait et tenter de regarder, la tête vide, le sujet en question. C'est parfois une méthode féconde. C'est ce qui a permis par exemple aux Modernes d'inventer la physique expérimentale : en mettant de côté toute la physique d'Aristote. Mais il faut faire attention! Il y a des têtes vides qui sont des têtes folles; quand d'autres tiennent vraiment de la docte ignorance...

MARIETTE › J'ai pourtant l'impression qu'avec Internet, on est poussé à ne plus apprendre du tout; tout le savoir est à portée de main...

M.S. ☞ Il faut distinguer entre savoir et mémoire. Il fut un temps où il n'y avait pas d'écriture, on communiquait oralement. Mais, dès l'invention de l'écriture, est apparue une sorte de mémoire objective, en stock. Et en un sens, on a alors perdu la mémoire. On n'avait →



« Que l'humanité prenne conscience de son unité! »

→ plus besoin de savoir par cœur tout ce qui était arrivé. Ce stockage n'a cessé de s'approfondir. Et il s'est extraordinairement amplifié avec Internet. Montaigne disait : « *Je préfère une tête bien faite à une tête bien pleine.* » La tête bien pleine, c'est celle qui regorge de mémoire. Mais, croyez-vous vraiment qu'avoir tout le savoir stocké sur Internet vous dispenserait, vous, de savoir quoi que ce soit ?

MARIETTE › Justement pas !

M.S. ☞ Ceux qui le pensent, il faut vite qu'un professeur les intéresse et les pousse à apprendre ! Ou, encore mieux, il faudrait leur dire : si vous n'aimez pas le savoir, vous devriez essayer l'ignorance !

AYMERIC › On accuse souvent le portable et les réseaux sociaux de mener à une certaine passivité : sur Facebook, Instagram, on fait défiler sans cesse, et on ne reste pas concentré plus de trente secondes sur ce qu'on voit...

M.S. ☞ Avez-vous déjà observé des gens en train de regarder la télé ou d'écouter la radio ? Ils sont avachis. Et quelqu'un sur son ordinateur ? Il pianote : il est en position de conducteur, tandis que les téléspectateurs étaient passagers. Ils étaient passifs, vous êtes actifs.

AYMERIC › Mais, est-ce qu'un accès si rapide à l'information ne peut pas nuire aussi à la réflexion ?

M.S. ☞ Je peux vous raconter mon histoire... Je suis né dans le Lot-et-Garonne. Quand je voulais apprendre

quelque chose, je prenais le train qui partait à 17 h et qui arrivait à 9 h du matin à Paris. Arrivé à la Bibliothèque nationale, je faisais la queue pour m'inscrire, puis pour demander un ouvrage, et enfin, au bout d'une heure ou deux d'attente, j'obtenais le livre... mais je m'étais trompé de livre ! Il fallait alors tout recommencer. Quel gaspillage en temps, en énergie et en argent ! Aujourd'hui, j'ai tout de suite les renseignements dont j'ai besoin. Moi, je vois surtout le bénéfice, et il est gigantesque ! On ne s'en rend compte que quand on a vécu sans. Vous croyez que parce que j'étais dans le train, je réfléchissais beaucoup ; c'est possible, mais pas si sûr... Mais, au fond, je ne crois pas que la rapidité dispense de réfléchir. J'ai l'impression que vous utilisez un peu l'argument des « vieux ronchons »... La rapidité permet de rapprocher et d'associer plus d'idées !

MARIETTE › Sans Internet ni portable, on peut se sentir perdu !

M.S. ☞ C'est vrai, surtout avec le portable ! Nous croyons à la dualité de l'âme et du corps. Les Égyptiens, eux, pensaient qu'il y avait trois choses : l'âme, le corps et le *Ka*, le double, une sorte de fantôme qui vous accompagne partout. Quand je vois les gens dans la rue, fascinés par leur portable, j'ai l'impression qu'ils sont avec leur *Ka*, leur double ! Les Égyptiens sont revenus ! Quand nous perdons notre portable, la panique nous prend... Nous avons le sentiment de perdre une partie de notre identité !

MARIETTE › Et aussi tout un réseau de relations ?

Oui, sans portable, nous sommes certes privés de tout un stock mnémotechnique, mais aussi de toutes les relations virtuelles possibles qu'il nous permet d'entretenir





Clémence Bracq, 18 ans

Élève en hypokhâgne B/L au lycée Janson-de-Sailly, passionnée de philosophie autant que de mathématiques, elle souligne la permanence du rôle d'enseignant.



Adam Soussana, 19 ans

Il étudie la physique fondamentale et la sociologie. En accord complet avec le diagnostic posé dans *Petite Poucette* lorsqu'il était lycéen, il est plus sceptique aujourd'hui.

avec autrui. Autre histoire de mon passé : jeune officier de la Marine nationale, j'étais en escale à Djibouti. J'avais une petite amie qui habitait Bordeaux. Je lui écrivais des lettres d'amour enflammées. Seulement, mes lettres mettaient un mois et demi pour l'atteindre. Quand je recevais ses lettres répondant à mes états d'âme trois mois plus tôt, je n'y comprenais rien ! En lisant la correspondance de Madame de Sévigné, on est frappé par cela. Aujourd'hui, ma petite amie en Australie peut connaître mon état d'âme en un instant... Je réagis immédiatement aux sentiments de l'autre. La correspondance d'amour est née avec le portable et les réseaux sociaux !

CLÉMENCE > Il me semble que les réseaux sociaux sont des espaces où on est obligé de se mettre en scène pour exister...

M.S. C'est une question profondément philosophique. On pourrait croire qu'il s'agit d'un simple exhibitionnisme narcissique. Pas tout à fait ! Car il a fallu un effort philosophique énorme pour faire naître, au cours d'une longue histoire, l'individu : le « *Connais-toi toi-même* » de Socrate, saint Paul, le *cogito* de Descartes, les *Confessions* de Rousseau – toute une suite de penseurs ont essayé d'extraire l'individu de ses appartenances. Autrefois, on était Grec, Juif, protestant, Français, etc. L'homme appartenait, au sens fort ; il était coincé dans ses appartenances. L'émergence de l'individu a été un travail millénaire. C'est la formule de Saint Paul : « *Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni libre, il n'y a plus ni homme ni femme ; car tous vous êtes un en Jésus-Christ.* » C'est une revendication du moi en dehors des appartenances. Cette émergence de l'individu a parfois des conséquences étranges. « Moi, moi,

moi ! » ; on s'exhibe devant tout le monde. L'ego devient énorme. Mais, on le voit, la naissance de l'individu est surtout une délivrance. Quand on a donné le droit de vote aux femmes en 1944 – si tard, quelle honte ! – celles-ci sont devenues des individus. Avant, c'étaient des femmes !

MARIETTE > Pourtant, on voit aussi surgir de tous côtés une recrudescence des communautarismes et des nationalismes ?

M.S. Vous avez raison, on assiste mondialement à un retour en arrière avec une percée des conservateurs et parfois des populistes – voyez Trump, le Brexit, Erdoğan, Daesh, etc. Ces gens ont une peur bleue de ce qui est en train de se passer, de la manière dont change le monde. Ils ont peur de l'individu, car celui-ci rejette les appartenances, les communautés. Les vieillards, de plus en plus nombreux, sont en train de prendre le pouvoir. Je vous dis : reprenez-le ! Vous n'avez pas envie de revenir à des appartenances qui réclament, peut-être, que vous donniez votre vie comme autrefois ! C'est votre chance ! On me demandait un jour pour quoi je serais prêt à donner ma vie ? J'ai répondu : mais quel est le dieu atroce qui veut me dévorer ?

PIERRE > En vous lisant, j'avais cru comprendre que les communautés avaient disparu. Or, à vous entendre, j'ai l'impression qu'elles se sont seulement transformées en devenant plus virtuelles ?

M.S. Est-ce que les communautés ont disparu ? Ma réponse est : oui et non. Les communautés traditionnelles, celle du couple fidèle et indéfectible, de la →



Pierre Monteiller, 20 ans

En master de mathématiques, futur enseignant, il s'interroge sur les problèmes posés à l'éducation par les nouvelles technologies.



communauté municipale, de la paroisse et même de la nation, se sont dissoutes. Mais le prix à payer de ces communautés était très lourd. Il fallait les défendre par le sang. Alors que dans le monde contemporain, la communauté est devenue une question. Et je considère que la grande tâche de votre génération, c'est de construire de nouvelles appartenances – plus souples, plus floues, plus libres –, mais surtout d'inventer un nouveau rapport de ce nouvel individu à ses appartenances en devenir. Cela implique une nouvelle politique. Peut-être que le portable peut y aider. Avant, il fallait donner 6 coups de téléphone pour atteindre n'importe qui dans le monde. C'est retombé à 3,5 si on est actif sur Facebook. Cela annonce l'émergence de quelque chose dont je souhaite la venue: que l'humanité prenne conscience de son unité !

ADAM Vous soulignez que les nouvelles technologies peuvent donner une voix aux anonymes. Comment traduire politiquement cette possibilité ? Peut-elle donner lieu à une démocratie plus authentique ?

M.S. 📖 Là-dessus, j'ai une confession à vous faire: j'ai changé d'avis depuis que j'ai écrit ce livre. Ayant habité la Silicon Valley pendant trente-sept ans, j'ai été contemporain de toutes les innovations techniques. Au moment de la création de ces nouvelles technologies, la plupart des innovateurs étaient des libertaires, presque des anarchistes. Ils pensaient: « Avec ces moyens-là, tout le monde sera égal, on créera des communautés horizontales et non pas verticales; tout le monde sera à la fois récepteur et émetteur. » J'étais enthousiaste! Depuis, j'ai beaucoup

déchanté: la nuisance des réseaux sociaux est parfois gigantesque. Le complotisme, les fausses nouvelles, le fait qu'elles ont contribué à amener au pouvoir des gens détestables... Le prix à payer est très lourd. Cela me rappelle Platon, qui était très attentif aux risques de la démocratie. En lisant ses textes, je me disais: « C'est vrai que tout le monde est émetteur et récepteur à la fois, mais tout le monde se groupe autour d'émetteurs qui disent parfois des énormités! » En tout cas, cela pose une vraie question politique, qui était celle de Platon: quel est le prix à payer pour une vraie démocratie ?

SARAH Dans le futur, qu'est-ce qui vous semble le plus déterminant ?

M.S. 📖 La question qui me paraît fondamentale, urgente et presque tragique aujourd'hui, c'est celle de la destruction du monde, des espèces animales, de la mer – qui est déjà quasi morte. Je crains grandement ce futur qui s'annonce – je suis assez pessimiste, de ce point de vue. Il faudrait que vous, les nouvelles générations, ayez une pleine conscience du phénomène et que vous fassiez le maximum pour faire pivoter la société dans une autre direction. La récente démission de Nicolas Hulot est intéressante: elle montre que la solution n'est pas politique. Nous avons eu sur la planète toutes sortes de systèmes politiques, du capitalisme au marxisme-léninisme. Tous, sans exception, ont pollué la Terre de la même manière.



Sarah Abécassis, 21 ans

Étudiante aux Beaux-Arts de Paris, elle remet en question la capacité de l'école à fabriquer des têtes bien faites plutôt que bien pleines.



Héliène Deschamps, 24 ans

Étudiante en sociologie, elle doute que les nouvelles technologies révolutionnent les rapports sociaux et s'attache à les penser en termes de genre et de classe.

Le système politique n'est pas déterminant car les politiques sont liés à l'économie, et c'est cette dernière qui détruit la planète. Il faudrait que tout le système économique pivote sur lui-même pour abolir son côté destructeur. C'est votre responsabilité.

PIERRE › Nous devons nous engager, mais il faut aussi accepter la part d'inattendu qui est indissociable du futur.

M. S. 🖱 Vous avez raison, l'inattendu est essentiel. Toutes les personnes qui, au cours de l'histoire, se sont essayées à prévoir le futur se sont toujours trompées. En ce qui concerne l'engagement, cette notion n'a plus le sens que lui donnait Sartre. L'engagement dont nous avons besoin aujourd'hui n'est, je pense, plus politique – étant donné le problème que j'ai posé tout à l'heure ; il doit être d'une autre nature, plus global. Votre engagement personnel, en effet, rencontre sans cesse d'autres engagements, qui n'ont pas toujours la même direction que le vôtre. Cet écart entre l'individu et l'intégrale des volontés peut produire un désordre invraisemblable. Mais c'est cet équilibre qu'il faut trouver.

ADAM › L'engagement est difficile pour notre génération qui a été élevée dans l'idée que tout va aller de plus en plus mal sur la planète. Nous sommes la génération de la catastrophe imminente ! C'est à la fois stimulant et inhibant !

M. S. 🖱 Au sujet des catastrophes, je voudrais encore vous raconter quelque chose. Quand j'étais jeune normalien,

j'ai été abonné au *Monde* – je le lisais tous les jours. Et je n'y trouvais que des mauvaises nouvelles ! Au bout de trente ans de cette lecture, on m'a annoncé que venaient de s'achever les Trente Glorieuses ! Quelle ironie ! À lire le journal, je croyais avoir vécu les Trente Épouvantables ou quelque chose comme ça... Donc, je voudrais souligner que si vous avez ce sentiment de l'omniprésence des catastrophes, prenez-y garde ; c'est que vous êtes trop près des nouvelles immédiates. Regardez par exemple la violence... On parle sans cesse de la guerre en Syrie, ou ailleurs. Mais l'ONU publie chaque année un chiffre qui indique que la violence ne cesse en fait de baisser. Tous les ans ! Nous sommes une civilisation de plus en plus douce – voilà la vérité globale. À quoi tient ce décalage ? À ceci que mieux va le monde, et plus l'on peut se sensibiliser à des problèmes globaux. Mon grand-père, un vieux paysan gascon, disait : « *Les riches se plaignent d'aise.* » C'est presque du Montaigne ! Je crois qu'il faut profiter de cette sensibilité exacerbée. Et se concentrer sur la véritable catastrophe.